

A. ROBIDA
RÉDACTEUR EN CHEF

La Caricature

PUBLICATION
DE LA
LIBRAIRIE ILLUSTRÉE

Abonnements d'un an, Paris et Départements : 16 francs. — Six mois : 9 francs. — Union postale : 18 francs. — Bureaux, 7, rue du Croissant.

LE DERNIER TAMBOUR-MAJOR



1. — Avis. — Que ceux-là qui, en 1872, auraient insinué que le 145^e n'était pas le plus beau et le plus brave régiment, et se fussent tout bonnement présentés entre 4 et 6, au café militaire, à M.^e le lieutenant Ferrassé, chargé des salles... ceux-là auraient trouvé à qui parler...

2. — On simplement demandé l'adjudant Quintésarte, maître d'armes, à la pension des sous-officiers — prononcez *suozficiers* — et on leur eût encore indiqué un lapin avec lequel on pouvait causer.

3. — De fait, quand le régiment traversait la ville, musique en tête, tout le monde était aux fenêtres et quoique le colonel Champané fût un peu raffalé, les badauds — (côté des femmes) — disaient : Ah ! le beau colonel !

4. — Et lorsque Virginia, la charmante cantinière du 1^{er} bataillon, paraissait, les badauds — côté des hommes — disaient aussi : Diable ! la jolie cantinière !

5. — Par exemple, quand au sortir de la grand'messe, l'on voyait la colonelle. M.^e de Champané, s'avancer belle et majestueuse, au milieu d'une haie d'admirateurs pétrifiés, oh ! alors, tout le monde murmurait à mi-voix : Fichtre !

6. — Et pourtant, il manquait une chose à ce brillant régiment pour être parfait, — il lui manquait un tambour-major !... car vous n'appellez pas de ce nom cet affreux criquet qui précédait la batterie du 145^e.

7. — Le général-inspecteur l'avait dit : « Colonel, il faut qu'un régiment se présente bien. Un tambour-major, c'est une tête de colonne, et un régiment qui n'a pas de tête de colonne... comprenez-vous, colonel... » Le colonel le comprit trop, car porté pour la croix de commandeur — (la clochette) — 35 ans de services, 15 blessures — il ne fut pas maintenu au tableau.

8. — Le colonel jura qu'il aurait un tambour-major épaulant... Et les annonces les plus alléchantes se succédèrent au *Moniteur*. — Le 145^e demande un 'tambour-major — de la taille et du physique. — On ne tient pas au diplôme de bachelier. Avantages exceptionnels. — S'adresser au colonel. — Et le défilé des sujets commença. Mais ce n'était pas ça qu'il fallait au brillant 145^e de l'arme.

12. Quand il fut jugé mûr pour la canne, mûr pour la caisse, mûr pour la sonnerie, le régiment sortit son tambour-major, cet événement eut pour la ville les attrait d'une première, d'un début, et le 145^e tout entier — un régiment de lapi's — pourait — fut ému ce jour-là.

9. — Le colonel ne trouvait pas son affaire lorsque (tambours ouvrez le ban) Buzanlong parut ! Buzanlong un ex-cuirassier ! Buzanlong victime de la cavalerie, d'où il avait été expulsé parce qu'il était trop bien, l'homme ! — (C'est bien, tambours, fermez le ban !)

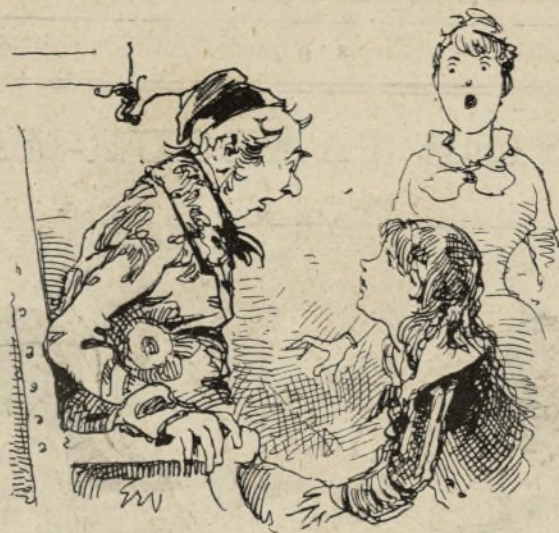
10. — Il fut choisi immédiatement et au rapport du lendemain on pouvait lire : « Le nommé Buzanlong, Alcide, promu tambour-major au 145^e, ira s'exercer de 6 à 8, sur le champ de manœuvres au maniement de la canne. Cette instruction sera surveillée par l'adjudant-major de semaine.

11. L'éducation d'Alcide commençait, et Buzanlong se mit en devoir de fréquenter assidûment l'école (l'école des tambours, bien entendu)

REVUE COMIQUE, — par TROCK.



— Vous allez être content, m'sieu Vantour : tous vos locataires sont rentrés à Paris. Y a pas qu' les loyers qui n' le sont pas.



— Pourquoi qu'on m'a fait rentrer à la pension, dis, m'n oncle ? La maîtresse veut seulement pas m'apprendre la fable de ma tante et de m'sieu Jules !
— ???
— Puisque tout le monde dit comme ça qu'ils sont la fable de la maison !



— V'là la saison des almanachs. T'en apporteras un neuf de la ville.
— Pus souvent ! Comme si l'ancien pouvait pas servir encore, en y remettant une couverture !



— Messieurs, pendant que nous y sommes, je propose de débaptiser la rue de Navarin. Le navarin est un mets que ma femme ne peut pas souffrir !



— Ça fait plaisir de recevoir chez soi tant de jolies femmes et de n'avoir que deux cents ans. Hé ! hé !... je ne me suis jamais senti si jeune !



— Aux Français. L'Impromptu...
— De Versailles ! Enfin, voilà donc de la décentralisation littéraire !...

UN VOYAGE DE NOCES

Il avait été bien convenu qu'aussitôt après leur mariage, Gontran et sa jeune femme iraient cacher leur bonheur dans quelque pays éloigné.

Les grands parents, sans chercher à cacher leur émotion, installèrent les deux amoureux dans un charmant petit coupé bleu ciel qui devait les conduire à la gare de Lyon. Un omnibus suivait par derrière tout chargé de bagages.

On devait faire un détour pour s'arrêter un instant chez Gontran, afin d'y prendre une caisse.

Le coupé stoppa bientôt rue de Provence, où le jeune homme avait un appartement.

La petite femme, très curieuse, voulait suivre Gontran pour voir son intérieur de garçon dont il lui avait parlé si souvent, et où, bien des fois, lui disait-il, il avait rêvé d'elle.

C'était à l'entresol.

Une grande antichambre encombrée de bibelots, un salon et une chambre à coucher composaient l'appartement.

Joseph, le vieux domestique de Gontran, vint ouvrir aux jeunes époux.

La caisse était prête, et Joseph la descendit.

Pendant la petite femme parcourait le logement, inspectant le salon, s'asseyant sur tous les fauteuils avec des éclats de rire, des étonnements d'enfant.

Elle trembla un peu en franchissant le seuil de la chambre à coucher.

C'était la première fois qu'elle entrait ainsi toute seule dans une chambre de garçon. Il est vrai que ce garçon était son mari — mais il y avait si peu de temps.

Joseph avait à tout hasard fait du feu dans toutes les cheminées.

Il faisait froid dehors, la pluie tombait ; la pauvre petite avait les mains glacées.

Elle roula une causeuse devant la cheminée, et se pelotonna frileusement dans un coin.

— Eh bien, dit Gontran en entrant dans la chambre, voulez-vous bien vous lever, paresseuse, nous allons manquer le train.

— Encore un petit instant, dit-elle en étendant sa main vers la flamme, on est si bien ici.

Il alla s'asseoir auprès d'elle dans la causeuse.

— Le train partira sans nous, dit-elle en se levant avec précipitation, — ce tête-à-tête la troublait considérablement.

Gontran lui prit la taille et la força à se rasseoir.

— Si nous manquons ce train, lui dit-il tranquillement, nous en prendrons un autre.

— Comme vous voudrez.

— Et puis, je vous dirai que l'Italie...

— C'est la mode, paraît-il... ce sont les grands parents qui ont choisi l'Italie.

— Oui, je sais bien, cela fait partie des cérémonies : la mairie, l'église et l'Italie. Comme c'est drôle ce pays du macaroni, pour une nuit de noces... Qui est-ce qui n'est pas allé en Italie ? c'est d'un banal... Si nous changions notre itinéraire ?

— J'irai où vous voudrez, dit la petite femme

qui ne demandait pas mieux que de rester le plus longtemps possible devant un bon feu assise à côté de son cher Gontran.

Le jeune homme se leva et alla prendre une carte d'Europe qu'il étala sur ses genoux.

Joseph entra discrètement annoncer à monsieur que le cocher craignait d'être en retard pour le train.

— Renvoyez le coupé, dit Gontran, nous monterons dans l'omnibus pour nous rendre à la gare.

Il se mit à étudier consciencieusement la carte qu'il avait sous les yeux ; il posait de temps à autre son doigt sur un gros point noir.

— Si nous allions en Allemagne, dit-il au bout d'un instant... ma foi non, ajouta-t-il aussitôt après, je ne peux pas souffrir la choucroute, et j'ai la bière en horreur.

Il continua à parcourir la carte du doigt.

— Ah ! j'y suis, s'écria-t-il, si nous allions en Angleterre.

— Il y fait bien froid, dit timidement la jeune femme, et puis traverser la Manche par un temps pareil !...

— C'est juste ; mais je ne vois plus rien ; la Suisse... ils ne savent même plus jouer le ranz des vaches... Non, décidément, il n'y a rien.

La petite femme se mit à rire ; elle commençait à croire que Gontran avait la même pensée qu'elle.

Et cette pensée, elle n'osait la dire, mais elle lui était venue dès qu'elle s'était assise devant ce bon feu, dans cette petite chambre de garçon si calme et si gaie.

Gontran, lui, tout en franchissant du bout du

REVUE COMIQUE, — par TROCK



— V'là qu'est fait, bourgeois. Vous êtes ramoné.
— C'est pas tout ça. Vous êtes fumiste : Faut que vous fassiez une farce à ma belle-mère. Ça rentre dans vos attributions.



— Ils annoncent le dégrèvement du sucre : c'est donc ça qu'ils en cassent tant sur le dos des chers confrères !



— Je n'emporte presque rien : un outillage de peintre, un autre de sculpteur, un aérostat, trente caisses de costume et la fameuse chaise qui rédige mes *Impressions* : le strict nécessaire, quoi !



— Vous dites que l'bois s'vend cher?... Alors la p'tite mère, j'vous troque mes jambes contre les vôtres...
— C'est que, voilà : les miennes, c'est encore plus *chair* !



— A Noël, il offrira une dinde aux marrons. Pour l'instant, il offre des marrons à la dinde... Et aujourd'hui comme alors..., — dindon !



— Baptiste, voici le moment d'acheter du bois et un thermomètre centigrade.
— Oh ! monsieur a bien les moyens d's'en offrir un avec ti-grade !

doigt sur la carte des centaines de kilomètres pour chercher un nid à ses amours, s'était dit qu'il était bien sot de chercher le bonheur si loin quand il l'avait sous la main.

Il regarda sa petite femme et lui dit à l'oreille :
— Mignonne, si vous vouliez, nous pourrions faire un bien joli voyage de noces.

— Où cela ?

— A Paris.

Elle eut un joyeux éclat de rire.

— Fi ! le vilain qui veut se moquer de moi !... mais nous y sommes à Paris, monsieur.

— Eh bien, si vous voulez, c'est convenu, nous visiterons la capitale comme deux bons bourgeois ; oh ! vous verrez ; les Parisiens ne connaissent pas Paris... nous prendrons un guide, nous irons visiter les musées, nous monterons sur les tours de Notre-Dame, et nous irons voir l'escalier de l'Opéra.

— Mais vous oubliez, monsieur, que notre appartement du boulevard Malesherbes ne doit être prêt qu'à notre retour, dans un mois.

— Méchante, nous ne devons point rentrer chez nous ; nous sommes en voyage, nous ne connaissons plus personne à Paris ; nous irons dîner au restaurant, nous nous promènerons en fiacre sur les boulevards, et quand nous serons fatigués... eh bien, croyez-vous que cette chambre de garçon ne vaut pas une chambre d'hôtel ?

La petite femme était si contente et si émue que pour toute réponse elle passa ses deux bras autour du cou de son mari.

Gontran, rayonnant, sonna Joseph.

— Faites monter les bagages ici, lui dit-il, renvoyez l'omnibus, et allez-vous-en.

P. YORICK.

ÉCHOS DE PARIS

Deux belles-mères se rencontrent au coin d'une rue, sur une passerelle très primitive formée par la juxtaposition de trois poutres branlantes jetées sur un abîme.

— Tiens, c'est encore vous, voici la cinquième fois que nous nous rencontrons dans cet endroit.

— Je vais vous dire, c'est mon gendre qui m'envoie toujours me promener ici.

— C'est comme moi.

Un nouveau jeu qui fera fureur cet hiver. Cela s'appelle le jeu des impressionnistes. C'est un nouveau genre de devinettes.

Vous achetez une demi-douzaine de tableaux d'impressionnistes.

Vous les présentez l'un après l'autre à chacun de vos invités, et vous demandez :

— Qu'est-ce que cela représente ?

Naturellement vous obtenez les réponses les plus diverses :

— C'est un coucher de soleil.

— C'est la mer en courroux.

— Le Vésuve en éruption.

— Une réunion d'académiciens.

— Une plate-bande d'artichauts.

— Un combat naval.

— Venise la belle.

— Une conserve de homards.

Personne n'ayant deviné, tout le monde donne un gage.

Alors vous vous inclinez modestement et vous dites :

— Mesdames et messieurs, ceci représente une noce de village.

Stupéfaction et hilarité générale.

N. B. — Avoir bien soin d'inscrire le titre derrière chaque tableau, sans quoi on ne se rappellerait plus le sujet.

Lu sur la carte d'un restaurateur à prix fixe, qui veut toujours faire mieux que ses confrères :

Bœuf à la dernière mode.

Mlle Amanda écrit à son protecteur pour que celui-ci lui envoie un de ces aimables porte-veine terminés par le plus gracieux de nos animaux domestiques.

L'aimable enfant, qui a toujours été brouillée avec Bescherelles, et qui néanmoins désire recevoir l'envoi *franco*, termine sa lettre par ce post-scriptum :

— Surtout n'oubliez pas de payer le porc.

Z... est un de ces chasseurs qui n'ont jamais vu de gibier qu'à l'étalage des marchands de comestibles.

Ses amis, pour lui faire une bonne farce, l'ont envoyé dans la plaine de Saint-Denis à la recherche du lièvre légendaire.

Z... racontait au retour ses impressions de chasseur.

— Figurez-vous, dit-il, que je suis parti à pied par une belle matinée ; pendant trois heures j'ai battu consciencieusement la plaine.

— Et vous n'avez rien pris ?

— Si, le tramway pour me rendre.

Transcrivons sans commentaire cette annonce d'un journal de province :

A vendre

confitures d'occasion. Z...

LE DERNIER TAMBOUR-MAJOR, — par DRANER



13. — Ce fut un succès, un délire. Quel chic ! quelle prestance ! quel galbe ! quelle tête ! quelles mains ! quels pieds ! Ce Buzanlong ! quel nom original ! quel beau tambour-major !



14. — Les hommes empoignés disaient : « Quel mâle ! »



15. — Les femmes, plus empoignées encore, disaient : « Dieu le bel homme ! »



16. — Et le soir même, en pleine préfecture, la préfète, qui n'avait pas été élevée aux Oiseaux, mais qui savait comparer, traitait d'Azéque le vicomte de Castel-Panné, le secrétaire particulier du préfet, qui passait pour être... (Pour les détails voir Mme de Saint-Vipérin, la présidente, une bien bonne langue).



17. — A cette apostrophe peu académique, le vicomte de Castel-Panné, membre correspondant de l'Académie de Pontorson, bondit ; et du coup son monocle se désincrusta de son œil éteint.



18. — Pendant ce temps, la colonelle accablait son mari de reproches et le gourmandait sur son manque de prévenances.



19. — Le colonel, qui en avait vu d'autres — 35 ans de services ; 15 blessures, — répondit : « oui, Elodie, » et se retournant dans la ruelle — il couchait dans la ruelle ! — s'endormit profondément.



20. — Le lendemain, et toujours à propos d'Alcide Buzanlong, la charcutière du coin et l'épicière d'en face se « crespèrent le chignon. »



21. — Et l'ère des rôtis brûlés, des sauces tournées, des salmis ratés...



22. — et des maris trompés commença.



23. — Et le vaguemestre remettait tous les jours à Alcide des billets bleus, roses, verts, jaunes — beaucoup de jaunes — et qui fleuraient bon, je ne vous dis que ça...



24. — Avec une réputation pareille, Alcide ne tarda pas à s'attirer plusieurs affaires sur les bras ; mais Buzanlong n'avait jamais dédaigné le coup de torchon avec les gens d'honneur.

LE DERNIER TAMBOUR-MAJOR, — par DRANER



25. — Et primo, M. de Castel-Panné, l'Azèque, s'étant permis, devant témoins, de qualifier le tambour-major du 145^e Buzanlong, de *grand serin*, celui-ci prit certain *contre de quart et sixte*, qui flanqua 15 jours sur le flanc le pauvre vicomte.



26. — Et deuxièmement, une adorable naine de Livonie, la belle, la sans-pareille Zénobiscia, ayant voulu tout simplement enlever Alcide — (une naine enlevant un géant!) — pendant la foire au pain d'épices



27. — Buzanlong eut une affaire avec le mari, le terrible Alfred, *Alfred le rempart intombé de Pontorson*... Il s'en tira avec le même honneur. — Ce galopin d'Alfred eut les deux yeux pochés et ses épaules touchèrent.



28. — Et le colonel vit arriver, tranquille, l'inspection générale. Le général-inspecteur fut enthousiasmé quand on lui présenta Alcide et qu'on lui raconta ses exploits...



29. — Tout fut trouvé mieux que l'année précédente. Le 145^e avait donc maintenant une tête de colonne! Le colonel eut enfin la *clochette* que ses 35 ans de services, 15 blessures n'avaient pu lui faire obtenir.



30. — On songea à récompenser Alcide, on chercha et l'on trouva dans ses notes qu'au temps où il servait au 17^e cuirassiers, Ankylose, à la manœuvre, était tombée sous lui pour ne plus se relever, succombant sous le poids formidable de son cavalier-colosse.



31. — Et comme cela ne faisait de mal à personne, — au contraire, — Buzanlong, qui n'avait jamais vu que le feu de la cuisine, fut décoré de la médaille militaire pour avoir eu un cheval tué sous lui.



32. — Devenu de ce coup-là un héros, il était après la cathédrale la curiosité de la garnison la plus demandée.



33. — Mais, ô brusque retour des choses d'ici-bas! parut soudain une circulaire du ministre, qui, d'un trait de plume, supprimait les tambours et les tambours-majors.



34. — Alcide, au désespoir, songea à se faire périr. On eut toutes les peines du monde à l'empêcher d'avaler sa canne.



35. — Heureusement que de hautes protections lui firent obtenir une honorable compensation: il fut nommé suisse de la cathédrale. Il conservait ainsi son prestige et sa canne.



36. — Et quand vous voudrez lui faire plaisir, ne cherchez pas à lui glisser la pièce, vous le vexeriez, menez-le tout simplement au café près de la cathédrale, et là, devant une absinthe *panachée*, véritable régal du tambour-major, faites-vous conter les prouesses de celui qui s'intitule modestement le *dernier tambour-major*.

VÉNUS ET LES QUATRE SAVANTS

(Suite)

Il reprit, lorsqu'il fut un peu plus calme :

— Messieurs, nous devons nous conserver dans l'intérêt de la science. Nous la frapperions dans ce qu'elle a de plus cher, en laissant périr quatre savants aussi distingués.



J'ai découvert, dans une petite anse, une embarcation échouée sur le sable.

L'auditoire s'inclina.

Le singe qui était entré sur ces entrefaites en fit autant.

— Du reste, poursuivit Oiaképhalé, que ferions-nous ici ? La perspective d'être croqués, ne peut que nuire à la saine observation du passage de Vénus. Donc il faut partir.

— Oui, mais comment, s'écrièrent les trois savants en levant les bras aux cieux.

Le singe leva lui aussi les deux bras.

— *Eureka*, j'ai trouvé ! s'écria Oiaképhalé. En rôdant le long de la côte, presque décidé à choisir moi-même un tombeau plus digne d'un savant, que l'intestin grêle d'un sauvage, j'ai découvert dans une petite anse, une embarcation échouée sur le sable. C'est un bateau de pêche, assez bien conditionné, qui a dû être jeté récemment sur ces côtes par une tempête.

Il me paraît prouvé que notre île est voisine d'une autre, dont les habitants sont plus policés.



Tous étendirent le bras.

Cette île n'est évidemment pas éloignée, ce doit être cette langue de terre que l'on aperçoit là-bas.

Il nous faudra quelques heures pour y arriver. Une fois là, nous trouverons bien un navire qui nous ramènera en France.

N'entendant plus parler de nous, le ministre s'imaginera que les sauvages se sont emparés de

notre personne, et nous ont fait passer le goût de la science... Est-ce convenu ? Jurons alors de ne pas nous séparer.

Tous étendirent le bras.

Le singe surtout fut très solennel.

Oiaképhalé poursuivit :

— Prenons nos draps pour faire des voiles, et munissons-nous de provisions...

Chacun obéit ponctuellement, et prit tout ce qu'il put emporter.

Pendant ce temps là, Philippe s'était approché d'Oiaképhalé et lui avait dit à l'oreille :

— Eh bien, vous ne les avez donc pas tout à fait apprivoisés.

— Comment vous savez ?... balbutia Oiaképhalé en rougissant... ah ! mon cher confrère, quelle aventure !... *L'amant d'Amanda*, ça allait très bien : j'ai voulu leur jouer : *Tiens voilà Mathieu !* ils ont failli me dévorer. Je me suis bien juré que je n'y retournerais plus.

Les préparatifs étaient terminés ; chacun des savants disparaissait complètement sous les draps, les couvertures, les valises et les paniers.

Le singe ne portait rien du tout, et suivait les savants en faisant des grimaces.

— Partons, dit Oiaképhalé en allant se mettre à la tête de la petite troupe.

Il n'eurent pas fait dix pas, qu'ils s'arrêtèrent pétrifiés.

Ils venaient d'apercevoir le terrible commandant de la *Sylphide* qui, arrêté à quelque distance, les regardait tranquillement.

— Eh bien, messieurs, leur dit-il avec un sourire ironique, où allez-vous en si bel équipage ?

— Nous... nous nous promenons, balbutia Bongentinos.

— Une promenade scientifique, appuya Oiaképhalé.

— A merveille, reprit le commandant gouailleur, rien ne vous manquera, messieurs... des couvertures, des draps, des vivres, c'est une promenade au long cours que vous allez entreprendre ?

— Commandant, dit Oiaképhalé, qui avait repris un semblant d'aplomb, nous allons camper... dans l'intérêt de la science, nous avons formé le projet de passer la nuit sur cette colline là-bas, c'est un poste d'observation magnifique.

Tout en parlant, le terrible commandant entraînait dans la tente, faisant rebrousser chemin aux savants.

Dès les premiers mots, Philippe avait compris le danger, et laissant glisser à terre les ustensiles dont il était chargé, il courut à la table de whist sur laquelle les cartes étaient encore étalées pêle-mêle ; puis déroulant une immense carte de cosmographie, il en couvrit la table et pencha le nez dessus, suivant obstinément du doigt des lignes auxquelles il ne comprenait absolument rien.

Le commandant qui venait d'entrer, regarda par-dessus l'épaule de Philippe, et dit d'un ton bourru :

— Qu'est-ce que vous regardez là ? votre carte est à l'envers.

Philippe se redressa ahuri, puis se remettant :

— Eh bien, après ?... je le sais, dit-il froidement, c'est la nouvelle méthode.

Le commandant tourna les talons et se mit à considérer les savants avec attention. Sa physionomie exprimait un ahurissement des plus comiques.

Dans leur précipitation, les trois savants avaient oublié leur perruque.

— Qu'est-ce que cela signifie, demanda le marin en leur faisant passer sous le nez un petit miroir de poche ?

— Ah ! mes cheveux, dit Oiaképhalé !...

— C'est toute une histoire, reprit Bockalas très troublé... c'est l'émotion !...

— Oui, appuya Bongentinos, l'émotion... en sens contraire.

Le commandant tortillait nerveusement ses favoris.

Oiaképhalé intervint.

— Vous avez bien certainement entendu parler, commandant, de ces malheureux dont les

cheveux blanchissent en une nuit, à la suite d'une émotion... Eh bien ! cette émotion capillaire, nous l'avons ressentie, seulement comme nos cheveux étaient déjà blancs...

— Ils sont devenus noirs, ajouta Bockalas avec empressement.

— Messieurs, dit le commandant d'un ton rogue, aussitôt que vous serez arrivés en France, je vous engage à prendre un brevet pour ce genre de teinture instantanée.

Philippe suivait toujours avec attention les hiéroglyphes de sa carte céleste à l'envers ; le



Le terrible commandant de la *Sylphide*... qui les regardait tranquillement.

commandant donna un formidable coup de poing sur la table.

— Messieurs, s'écria-t-il, d'une voix de stentor, j'ai une communication importante à vous faire, et c'est pour cela que je suis venu. D'après mes calculs, nous n'avons de vivres que juste pour retourner en France. Je vous accorde trois jours pour faire votre rapport ; si, à cette date il n'est pas fini, nous partirons.

— Avec plaisir, commandant, dit Oiaképhalé ; qu'à cela ne tienne, si notre rapport n'est pas fait, nous le terminerons en route.

— Vous ne m'avez pas compris, répéta le terrible marin en roulant les r, comme lorsqu'il commandait la manœuvre sur la *Sylphide*, si votre rapport n'est pas fait, vous ne vous embarquerez pas...

— Mais commandant, balbutia Bockalas...

— C'est la consigne... avant de vous recevoir je dois lire votre rapport et le contresigner...

— Si nous ne sommes pas prêts, bégaya Bongentinos ?...

— Ça ne me regarde pas, je n'ai pas assez de vivres pour vous attendre... il me faut le rapport complet, vous entendez bien... ou vous ne partirez pas... Je ne connais que la consigne.

Le commandant se retira sur ces paroles,



Votre carte est à l'envers.

laissant les quatre savants absolument consternés.

— Nous sommes fichus ! s'écrièrent-ils, oubliant toute espèce de retenue scientifique.

— Eh ! messieurs, dit Philippe après quelques

instants de réflexion, je ne vois pas là de quoi tant nous désoler... trois jours suffiront amplement pour faire un rapport... c'est demain que s'effectue le passage de Vénus... mettons nous tout de suite à l'œuvre.

— Vous avez raison, dirent les trois savants, il faut commencer; à vous l'honneur, monsieur, ajoutèrent-ils en s'inclinant.

— Oh! messieurs, riposta Philippe, je sais trop ce que je vous dois, je ne voudrais pas vous pri-



Le commandant se retira sur ces paroles.

ver de l'occasion de mettre en lumière votre beau talent.

— Vous ne nous privez point, dit poliment Bongentinos.

— Nous vous en prions, ajouta Bokalas.

— Eh! messieurs, je ne veux point imposer mes idées aux autres... nous devons observer ensemble.

— A quatre nous nous générons, dit Oiaképhalé...

— C'est également mon avis reprit Philippe... aussi, messieurs, vous pouvez faire seuls le rapport, je le signerai des deux mains.

— Non point, se récrièrent les trois autres.

— Je me sens si petit, insista Philippe, à côté de princes de la science...

— Si nous sommes des princes de la science, vous en êtes un autre, s'écria Oiaképhalé avec humeur.

Philippe sentait une sueur froide lui perler au front.

— Il y a un moyen de tout arranger, dit-il un instant après... si nous tirions au sort celui qui fera le rapport!...

— Adopté! s'écria-t-on de toutes parts.

Philippe écrivit le nom de chacun des savants sur un petit carré de papier, plia les quatre bul-



— A vous l'honneur, monsieur...

letins et les jeta dans la perruque de Bongentinos qu'il ramassa dans un coin.

Oiaképhalé fut choisi pour consulter le sort; il plongea une main tremblante dans la perruque et en retira un des morceaux de papier qu'il déplia avec lenteur.

Il y eut un moment de silence effrayant.

Oiaképhalé mit ses lunettes sur son nez et lut ce nom :

« Philippe. »

Philippe fit un bond et recula de trois pas comme s'il se fût trouvé en face d'un boa constrictor.

— Pincé, murmura-t-il.

Il n'y avait plus à hésiter, il fallait tout avouer.

Il prit un air humble, et dit simplement :

— Messieurs, je ne suis pas un savant; je me trouve ici par suite d'une supercherie; ayant envie de faire un si beau voyage...

Il ne put en dire davantage; les trois savants le foudroyèrent du regard.

— Malheureux! s'écrièrent-ils avec ensemble, vous vous êtes moqué de la science et du ministre; recevez notre malédiction!

Philippe courba la tête comme un roseau sous l'orage.

— Poursuivons, dit impitoyablement Oiaképhalé.

Pour la deuxième fois sa main plongea dans l'urne improvisée, et en retira ce nom :

« Bongentinos. »

Bongentinos à son tour baissa la tête et murmura d'une façon presque inintelligible :

— Moi aussi, je suis incapable...

— Taisez-vous, infâme, dit Oiaképhalé sévèrement.

Il fouilla une troisième fois dans la perruque. Il paraissait ému et hésita longtemps.

Le bulletin portait son nom.

Le malheureux ne fit pas un geste; il reçut le coup avec la résignation philosophique d'un agneau qui tend le cou au boucher.

— Hélas! soupira-t-il, je ne sais que jouer du trombone.

Bokalas partit d'un éclat de rire.

— Mais alors, s'écria-t-il, nous sommes donc tout simplement quatre farceurs.

Les pseudo-savants eurent un violent accès d'hilarité.



Il plongea une main tremblante dans la perruque.

— Nous avons roulé le ministre, reprit Bongentinos en se tordant.

— Nous avons voyagé à l'œil pendant trois mois, souffla Oiaképhalé entre deux éclats de rire.

Philippe les rappela au sentiment de la situation en leur disant d'un ton lamentable :

— Il nous faut pourtant un rapport.

Tous les fronts se rembrunirent.

— Sans quoi nous restons dans l'île.

— C'est la consigne!

— Mais alors comment faire?

— Je ne sais pas, dit Philippe avec découragement.

— Oh! cette fois nous sommes flambés.

— Je le crains, murmura Philippe.

— Ah! s'écria Oiaképhalé, nous avons toujours le canot pour nous sauver.

Bongentinos étendit le bras dans la direction de la mer, et leur montra le canot remorqué par

celui du commandant. Le farouche marin avait aperçu l'embarcation et s'en était emparé.

— Alors il ne nous reste plus qu'à devenir la proie des anthropophages, gémit Bokalas.

— Messieurs, dit Philippe, la nuit porte conseil.

Ils allaient se retirer sous leur tente, lorsque leur attention fut attirée par un spectacle des plus bizarres.



Les pseudo-savants eurent un violent accès d'hilarité.

Sur la colline en face d'eux le singe avait transporté les télescopes, les lunettes d'approche et tout l'attirail cosmographique embarqué avec les quatre savants.



...Sur la colline en face d'eux, le singe avait transporté les télescopes.

Les appareils dressaient vers le ciel leur tube menaçant.

Debout devant une longue-vue de fort calibre, le singe collait son œil contre la lentille, et semblait jouir avec délice de la contemplation des phénomènes célestes.

JULES DEMOLLIENS.

(A suivre.)

Pourquoi exposer aux regards malicieux un bras couvert de poils, alors qu'une simple application de **PILIVORE** rend la peau blanche et lisse comme le marbre? — **Dusser**, 1, rue J.-J.-Rousseau.

Le Gérant : PAUL GENAY.

SCEAUX. — IMPRIMERIE CHARAIRE ET FILS.

EAU DES BRAHMES

AVANT

APRÈS



PAS DE MÉDICATION
INTERNE

L'OBÉSITÉ

disparaît par l'emploi
de la merveilleuse

EAU des BRAHMES

PARFUMÉE

AUX

FLEURS DU BENGAL



Seul dépôt: 4, rue de la Michodière

LE CRÉDIT PARISIEN

Société anonyme: Capital 6 millions

REÇOIT LES FONDS EN DÉPÔT

AUX CONDITIONS SUIVANTES:

à vue	3 65 0/0 par
à six mois	4 » 0/0
à un an	4 50 0/0

MINIMUM DU DÉPÔT: 200 FRANCS

La Société se charge également de toutes les opérations de Bourse et de Banque, achats et ventes de titres, etc.
Siège social: 3, avenue de l'Opéra, PARIS.

POUDRE DE CANDOR

Cette poudre sans rivale, composée de matières balsamiques et toniques, laisse loin derrière elle tous les produits similaires en usage; ceux-ci séchent et flétrissent le teint. La Poudre de Candor, au contraire, tonifie, rafraîchit et entretient la peau qu'elle blanchit, dans un état constant de beauté et de fraîcheur. Adhérente et invisible, elle conserve au teint sa transparence naturelle, en lui communiquant cet incarnat charmant appelé vulgairement le velouté de la pêche. Elle remplace avantageusement les tons bistrés par une blancheur diaphane qui fait rayonner le visage et lui donne l'éclat de la jeunesse. Son emploi journalier prévient ou dissipe les éphélides, le bistré, le hâle et guérit toutes les affections de la peau et toutes les irritations causées par les changements de climat, les bains de mer, etc. La Poudre de Candor se fait en trois nuances: blanche et rose pour les blondes et Rachel pour les brunes. La Poudre de Candor se trouve dans les principales Maisons de Parfumerie. Gros: F. MANENT, rue Fontaine-au-Roi, 60, Paris.

GOUDRON FREYSSINGE

Liqueur concentrée de goudron de Norvège pour préparer instantanément Eau, Vins, Bière et Tisanes de goudron. Très efficace contre les Maladies de la Poitrine, les affections des Bronches et de la Vessie, les Écoulements de diverses natures, et comme préservatif des Maladies épidémiques. Le Goudron Freyssinge est spécialement ordonné par les meilleurs médecins parce que toutes les autres liqueurs sont préparées à l'aide de substances étrangères qui dénaturent complètement le produit.

Exiger sur chaque flacon la signature ci-contre:

LE FLACON: 2 FR.

97, rue de Rennes, Paris, et les Pharmacies.

Cie hygiénique de Vidange et d'engrais. — Les appareils diviseurs de cette Compagnie sont assurément les seuls qui répondent aux désirs du conseil d'hygiène et de l'administration municipale de la Ville de Paris; la Compagnie a conséquemment un très bel avenir: ses actions sont recherchées à 700 fr.; on prévoit des cours plus élevés. C'est une valeur à acheter.
Des expériences publiques sont faites tous les jours au siège de la Société, 40, rue Laffitte, à Paris.

ADJUDICATION sur une enchère, en la chambre des notaires de Paris, le 16 novembre 1880, d'une MAISON DE PRODUIT, A PARIS, rue des Rigoles, 49, cité des Rigoles, 1.
Revenu: 2,360 francs. — Mise à prix: 20,000 francs.
S'adr. à M^e DUCHOMMET, notaire, 81, r. de Belleville.



En 2 jours plus de Cheveux gris
Nouveau flacon. — Médaille d'or

EAU FIGARO

Cheveux et Barbe rendus à leur nuance première. Envoi 6 fr. t. p. — Paris, 1, boulevard Bonne-Nouvelle, et principaux coiffeurs et parfumeurs.

L'EAU végétale azotée d'APOLLON, blondit en 2 fois les cheveux gris & bruns. Paris, 10, r. Port-Mahon.

L'ANTI-BOLBOS enlève les points noirs du nez du front et du menton. Parfumerie Exotique E. SENET, 35, rue du Quatre-Septembre.

EAU CAPILLAIRE



SEULE
Alcoolique
et d'un
PARFUM EXQUIS
Recolore cheveux
en 3 applications
Aucune tache,
donne
souplesse et brillant
Résultat
sans précédent,
garanti.
Chez princip. Coiffeurs.
Entrepôt:
106, r. Richelieu, au 2^e, Paris. (M^{me} Cheveux).

NI FROID NI AIR par les portes et croisées.
Pose de BOURRELETS invisibles et de Plinthes. JACCOUX, rue Richer, 20.

VÉRITABLE EAU DE NINON

Suppression définitive de la ride, éclat du teint.

LAIT MAMILLA. Ampleur de la poitrine. Opulence du corsage.

PARFUMERIE NINON, 31, rue du Quatre-Septembre.



DEUIL Pour avoir de suite un Deuil complet et Robes sur mesure en 12 heures. S'adresser:

A LA RELIGIEUSE

2, rue Tronchet et 32, place de la Madeleine

(Envoi franco). Étoffe et Châles assortis pour les plus grands deuils. Articles de Gout en Chapeaux, Lingerie. Coiffures, Confections, Robes, Costumes.

MAISON ESSENTIELLEMENT DE CONFIANCE

16 PAGES DE TEXTE

PAR AN 50 CENTIMES

UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LE CRÉDIT PARISIEN

Journal Financier, indispensable à tous les Porteurs de titres
DÉFENSEUR DES INTÉRÊTS FRANÇAIS
Combat les Emprunts Étrangers si funestes à la France.
Les Abonnements sont reçus sans frais, 30, Avenue de l'Opéra, Paris
ET DANS TOUS LES BUREAUX DE POSTE DE FRANCE

LE DÉJEUNER PARISIEN

est l'aliment le plus sain pour les personnes délicates et les enfants même en bas âge, il est d'un goût délicieux. Les lettres d'approbation des médecins qui l'ont étudié se comptent par centaines.

Se trouve chez les épiciers.

Le Dépot, 12, Faub. St-Denis, envoi f^o contre timbres (6 déjeuners, 1 fr.; 12 déj. 1 fr. 90; 24 déj. 3 fr. 50.)

LA RELIURE ÉLECTRIQUE

vient aux avocats, avoués, huissiers, diplomates, financiers, négociants, etc. Par cette reliure instantanée, les musiciens conservent leur musique en bon état. Chez FRANK, 13, rue des Petits-Carreaux, et chez tous les papetiers.

Médailles d'Or

AUX EXPOSITIONS DE
Paris & Melun

EAU NOËLA
Sans rivale pour
la Recoloration des
Cheveux et de la Barbe.
42, Rue des Petites-Ecuries, Paris.
ET CHEZ LES COIFFEURS ET PARFUMEURS

DEUIL

COMPLET TOUT FAIT
et sur mesure en 10 heures.
Robes, Manteaux, Modes, Lingerie.

2, boulevard Montmartre, AU SABLIER.

Publications de la LIBRAIRIE ILLUSTRÉE, 7, rue du Croissant, à Paris.

En vente chez tous les libraires de Paris et des départements

15 CENTIMES LE NUMÉRO HEBDOMADAIRE. — 80 CENTIMES LA SÉRIE DE 5 NUMÉROS.

LE

Journal des Voyages

ET DES AVENTURES DE TERRE ET DE MER

Commence, dans son numéro de cette semaine, la publication des Émotions de Polydore Marasquin, par LÉON GOZLAN, avec des illustrations de GUSTAVE DORÉ, ainsi que du récit du voyage: A travers la Guyane, de M. LOUIS BOUSSENARD, envoyé dans notre colonie, par le Journal des Voyages.

172 numéros du Journal des Voyages sont en vente, ainsi que 34 séries à 80 centimes.